

main par les sociétés secrètes et la presse rouge pour qu'il puisse échapper aux fléaux qu'on voudra périodiquement déchaîner contre lui. A chaque signal qui partira de Londres, de Berlin, ou simplement de Paris, Lyon prendra les armes et offrira des victimes en holocauste aux maîtres qui l'étreignent et le dominent.

Lyon sera toujours prêt à dire à la démagogie : *Morituri te salutant.*

Comment vit-on dans cette atmosphère plus redoutable que l'air de la Vera-Cruz ou de Siam ? comment ne fait-on pas une contrée où règne le *vomito negro* et où les thugs vous coudoient ? comment le commerce, l'industrie, la propriété même ne s'éloignent-ils pas d'une cité où ils sont si fatalement menacés ? On y reste, on y vit, comme les habitants de Catane au pied de l'Etna, comme ceux de Portici au milieu des cendres d'Herculanum. On y a son cœur, ses souvenirs ; qu'importe la mort ! et puis, qui sait ? on espère que le fléau sautera une génération et que s'il éclate il vous épargnera vous et les vôtres.

Le 27 avril, sur un ordre venu d'outre-mer, la Buire se mettait en grève.

Le 30, on faisait des élections et deux arrondissements donnaient la majorité à quelques hommes intelligents et courageux. Le soir, on se battait à la Guillotière. Le lendemain, sur la proposition du citoyen Despeignes, tous les conseillers municipaux donnaient leur démission, même les absents, et le dimanche suivant, les hommes d'ordre étant à la campagne, la liste conservatrice faisait naufrage, la bourgeoisie était évincée et le pouvoir retombait entre les mains des Barbecot et des Bouvatier.

Les Baudy, les Chepié, les Jacqui, dont les noms seront désormais célèbres, sont pourtant restés sur le carreau. Les ateliers de cordonnerie ont dû quitter l'Hôtel-de-Ville.

Depuis lors, on a désarmé les quatre bataillons de la Guillotière et, dans les régions travailleuses, on commence à reprendre courage et espoir.

— Le premier numéro du *Journal de Lyon* a paru le 15 mai.

— La mort qui avait frappé nos plus grandes, nos meilleures familles lyonnaises, ne s'est pas arrêtée. Le 30 avril, un bibliophile connu de l'Europe savante, M. Nicolas Yemeniz, chevalier de la Légion d'honneur, consul de Turquie, membre de la Société des Bibliophiles français, succombait, à l'âge de 88 ans, après une carrière toute brillante d'honneur et de vertu.

On se souvient de cette bibliothèque, orgueil de notre ville, que M. Yemeniz avait créée avec tant d'intelligence et de soin. Les éditions rares, les manuscrits précieux, les reliures des maîtres faisaient de cette collection une des premières et des plus célèbres. On disait : *La Bibliothèque Yemeniz* avec le même respect que *Bibliothèque Châteaugiron*, *Rosny* ou *La Bédoyère* ; le catalogue, imprimé chez Louis Perrin, conserve seul le souvenir de ces richesses dispersées en 1866.

Le salon de M. Yemeniz était un des rares salons où l'on sût causer. C'était un honneur d'y être admis.

Aujourd'hui grandes maisons, grands caractères, tout disparaît, tout s'efface. Après tout, pourquoi regretter nos illustrations ?

Autrefois on confiait le sort de la cité aux lumières désintéressées des Terme, des Prunelle, des Lacroix-Laval, des Rambaud. Aujourd'hui on n'a plus besoin de grands citoyens. On voit qu'on peut parfaitement s'en passer.

A. V.